

Texte en anglais trouvé sur le site anar britannique Libcom.org (<http://libcom.org/>), dans sa rubrique « History », sous le titre « No god, no boss, no husband : Anarchist feminism in the nineteenth-century Argentina ».

Cette traduction a été réalisée en juillet et août 2012. Ce texte n'a pas été traduit directement par le CATS de Caen mais par une personne qui est entrée en contact avec nous. C'est cette personne, qui se reconnaîtra, qui a réalisé la traduction que voici, et nous l'en remercions chaleureusement. Le texte a été féminisé.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

Ni dieu, ni maître, ni mari. L'anarcha-féminisme au 19^{ème} siècle en Argentine

Maxine Molyneux¹

Cet article étudie l'anarcha-féminisme, une tendance du mouvement anarchiste en Argentine au dix-neuvième siècle, au travers du contenu et de l'environnement social du journal « *La Voz de la Mujer* ».

Il y a deux raisons principales pour étudier cette tendance. La première est classique pour les historiens du féminisme : mettre en avant ce qui a, pour reprendre les mots de Sheila Rowbotham (1974), été « hors de la vue de l'Histoire ». Il n'y a pas eu de rédaction de l'histoire de l'anarcha-féminisme en Argentine, de même que ce mouvement n'a pas été reconnu comme une tendance spécifique à l'intérieur du mouvement anarchiste ou des mouvements féministes d'Amérique Latine. Les principaux historiens de l'anarchisme argentin (Max Nettlau, Diego Abad de Santillan, et Isaac Oved) ne font rien de plus que signaler l'existence de la Voz, sans analyser son contenu ni son importance.

La deuxième raison est liée aux relations politiques entre cette tendance et le débat féministe, particulièrement dans le contexte du tiers-monde. *La Voz de la Mujer* était un journal écrit par des femmes pour les femmes, et les éditrices prétendaient que c'était le premier de son genre en Amérique latine. Bien que ce ne soit pas exact² *La Voz* pouvait prétendre à l'originalité en étant le porte parole indépendant d'une tendance explicitement féministe du mouvement ouvrier.

Une des premières manifestations reconnues de la fusion entre les idées féministes et les courants révolutionnaires orientés « classe travailleuse », ce phénomène diffère du féminisme tel qu'on le rencontre ailleurs en Amérique du sud au début de l'industrialisation, féminisme qui restait centré sur les femmes instruites de la classe moyenne, et qui d'une certaine manière était l'expression de leurs centres d'intérêt spécifiques. Dans le contexte latino-américain, où le féminisme était trop souvent rejeté par les radicaux comme un phénomène « bourgeois » ou « réformiste », l'exemple de *La Voz* est un défi à cette essentialisation du mouvement. Bien que l'analyse empirique ne puisse être le terrain exclusif sur lequel se tiendrait le débat sur la nature et l'efficacité du féminisme, l'énoncé des faits permet d'éclairer le débat.

¹ Maxine Molyneux enseigne la sociologie à l'Université d'Essex. Ce texte est la version courte d'une monographie inédite sur l'anarcha-féminisme en Argentine. Remerciements de l'auteur à Barbara Taylor, Mike Davis, Paul Thompson, Julia Casterton, et Fred Halliday pour leurs commentaires du manuscrit, Isaac Oved pour lui avoir signalé l'existence des éléments analysés, les bibliothécaires de l'Institut d'Histoire Sociale d'Amsterdam pour leur aide avec les documents d'archives, et la donation « Fuller Bequest » de l'Université d'Essex pour la participation au financement de la recherche. LATIN AMERICAN PERSPECTIVES, Issue 48, Vol. 13 No. 1, Hiver 1986 119-145 © 1986 Latin American Perspectives.

² Par exemple, « *O Jornal das Senoras* » est apparu au Brésil en 1825 et était consacré à « l'amélioration sociale et l'émancipation morale des femmes » (Hahner, 1978).

LE CONTEXTE :

L'anarcha-féminisme est apparu à Buenos Aires dans les années 1890 dans un environnement marqué par trois éléments qui distinguent l'Argentine des autres États latino-américains du 19^{ème} siècle : une croissance économique rapide, l'arrivée d'un grand nombre d'immigrants européens et la naissance d'un mouvement ouvrier radical et actif.

Pendant la deuxième moitié du 19^{ème} siècle, l'économie argentine a connu une expansion spectaculaire. Entre 1860 et 1914, l'Argentine avait des taux de croissance réels du PIB parmi les plus élevés du monde, ce qui lui a donné une avance sur les autres pays sud-américains, avance qu'elle a conservée jusque dans les années 60. L'origine de cette expansion a été l'exploitation des pampas, les plaines fertiles de l'intérieur, qui produisaient de la viande et du blé à bas coût pour les marchés européens. Suite à l'augmentation de la demande pour ces produits et de la capacité de production, la surface cultivée est passée de 80 000 hectares en 1862 à 24 millions en 1914 (Ferns, 1960).

La croissance de l'économie induisait une augmentation des besoins en main d'oeuvre, demande satisfaite par l'immigration à grande échelle. À partir des années 1870, des bureaux spécialisés furent créés en Italie, Espagne, France et Allemagne avec pour objectif d'attirer les immigrantEs en promettant transport, terre à bas prix, et des prêts. Dans les régions économiquement déprimées de l'Europe, la réaction fut enthousiaste, et le taux d'immigration résultant n'a été obtenu nulle part ailleurs sur ce sous continent. Globalement, entre 1875 et 1941, date à laquelle l'immigration s'est pratiquement arrêtée, plus de 6,5 millions de personnes avaient immigré en Argentine, et plus de 3,5 millions y restèrent. En 1914, l'Argentine était le pays avec le plus gros pourcentage d'immigrantEs au monde³. De 1857 à 1895, 2 117 570 étrangerEs étaient arrivés, et 1 484 164 étaient restés. En 1895, les immigrantEs représentaient 20% des 4 millions d'habitantEs de l'Argentine et 52% de la population de la capitale Buenos Aires (Solberg, 1970).

Le groupe ethnique le plus important, les ItalienNEs représentait 52% des immigrésEs, suivis des EspagnolEs, avec 23,9% et des FrançaisES, 9,6%. Le reste était composé d'AllemandEs, de Britanniques, d'AutrichienNEs, UruguayenNEs, Arabes, Suisses et EuropéenNEs de l'Est. Le groupe qui produisait *La Voz de la Mujer* naquit et fut actif au sein de ces communautés d'immigrantEs. Comme ailleurs aux Amériques, l'Anarchisme en tant que pensée politique fut importé par les immigrantEs des pays Européens dotés d'un fort mouvement anarchiste : Italie, Espagne et France⁴. Les premiers groupes et publications anarchistes, la plupart créés par des réfugiés politiques venant d'Europe, firent leur apparition en Argentine aux alentours de 1860-1870, et, malgré ses origines étrangères, il n'y a pratiquement aucun doute sur le fait que les conditions sociales locales fournirent un terrain fertile pour leur croissance. Après leur arrivée à Buenos Aires, la plupart des immigrantEs tentèrent leur chance dans l'agriculture tandis que le reste trouva du travail dans l'économie liée au port ou dans d'autres centres urbains, comme Rosario et La Plata. Ils sont devenus ouvrierEs journaliers, artisanEs, domestiques ou employés par l'état dans des projets de construction. Certains disposaient d'un capital à investir dans les affaires ou le foncier, mais la plupart venaient des classes ouvrières ou rurales et étaient partiEs pour l'Argentine dans l'espoir d'échapper à la misère et peut être de faire fortune.

³ Juste avant la Première Guerre Mondiale, la population Argentine comptait 30% d'immigrantEs, contre seulement 14% pour les USA en 1910 (Solberg, 1970).

⁴ Il y avait, évidemment, des courants Anarchistes « indigènes » en Argentine, mais ils n'ont jamais réussi à acquérir une organisation stabilisée. L'un d'entre, connu sous le nom de « culture Gauchesque » devint un thème central pour la poésie et le théâtre anarchiste à partir des années 1890 (Franco 1973 et Yunque, 1941) (voir http://books.google.fr/books?id=CPSN9N2Hq7sC&pg=PA47&hl=fr&source=gbs_toc_r&cad=4#v=onepage&q&f=false).

Peu d'immigrantEs réussirent l'évolution sociale à laquelle ils rêvaient. La plupart restèrent ouvrierEs, on estime que 70% des immigrantEs se trouvaient dans Buenos Aires, et 60% de la classe ouvrière de la ville était d'origine étrangère. La frustration de l'espoir d'amélioration de leur conditions de vie a sans doute été une des raisons principales de leur mécontentement (Rock, 1975). Pour beaucoup de ces travailleurs/euses, les conditions d'existence étaient lugubres. À Buenos Aires, la population avait doublé entre 1869 et 1887 et doublé une deuxième fois de 1887 à 1904, les logements étaient rares et de mauvaise qualité. Un grand nombre de travailleurs/euses habitaient dans des « conventillos », immeubles dans lesquels une famille immigrée typique – 5 personnes – vivait dans une pièce de 4 X 4 m (Solberg, 1970). Bien que les salaires aient été corrects par rapport aux autres pays d'Amérique Latine, le pouvoir d'achat était en permanence miné par les dévaluations. Les patronNEs essayaient en permanence de tricher sur les contrats et les conditions de travail étaient dures, la règle étant 10 heures par jour, 6 jours par semaine (Marotta, 1960).

Les problèmes matériels étaient aggravés par l'environnement politique qui ne faisait rien pour diminuer l'insatisfaction des immigrantEs et les rapprocher de l'Argentine. Bien que l'Argentine ait une constitution prévoyant la souveraineté populaire, la réalité était un système de scrutins de listes, de relations clientélistes et d'arrangement informels avec les « caudillos » (petits chefs) locaux. Cela empêchait la plupart des résidentEs argentinEs, qu'ils soient immigrantEs ou nationaux/ales d'être réellement représentés. Au fur et à mesure que les immigrantEs prenaient la parole et que le militantisme ouvrier se développait, les immigrantEs devinrent un danger pour la prospérité économique qu'ils/elles avaient aidé à créer. Afin de pouvoir mieux les contrôler, le pouvoir fit en sorte qu'il soit pratiquement impossible à un immigrant d'être naturalisé, bien que leurs enfants bénéficient du droit du sol. Il n'est donc pas surprenant qu'en 1895, sur un total de 345 493 immigrantEs à Buenos Aires, seuls 715 avaient obtenu la nationalité argentine (Bourde, 1974).

Cette politique d'accès « contrôlé » aux droits civiques permit au gouvernement de retarder une partie des conséquences de l'immigration pendant une vingtaine d'années, en maintenant la population immigrée dans une situation précaire, tant économique que politique. La double mise à l'écart (tant en termes de droit de vote que de citoyenneté) qui ne laissait la place qu'à une expression politique minimale des aspirations a entraîné la naissance d'une expression de type combatif et souvent révolutionnaire. Le mécontentement des immigrantEs était évident dans les grèves de la fin des années 1880 et a atteint son apogée avec la grève générale de 1902. Mais, les forces que le gouvernement voulait maîtriser étaient celles qu'il lui fallait continuer à créer pour faire fonctionner l'économie.

Les communautés immigrées ont été partie intégrante de la classe travailleuse émergente en Argentine et ont joué un rôle de premier plan dans le choix des idéologies et du type de lutte. Elles ont apporté une culture politique basée sur leur expérience des organisations de la classe ouvrière et des formes d'action, amenant ainsi dans les ateliers, usines, immeubles et cafés de Buenos Aires, Rosario et La Plata les débats sur l'anarchisme, le socialisme et l'organisation des syndicats. La première grève, en 1878, fut organisée par le syndicat des imprimeurs, créé 20 ans plus tôt par des coopérateurs espagnols. Dès les années 1880, les méthodes d'organisation des travailleurs/euses et de résistance étaient largement répandues et leur croissance fut accélérée par l'arrivée de la « Crise de Baring », une récession très marquée qui bloqua l'Argentine de 1889 à 1891. L'effondrement économique provoqua une crise gouvernementale, un soulèvement des partisanEs du Parti Radical naissant et la première vague généralisée de grèves, à la fin de laquelle peu de branches de l'économie avaient évité les effets du mécontentement des travailleurs/euses.

Dans l'ambiance de militantisme croissant des décennies 1880 et 1890, des groupes révolutionnaires s'activaient à publier pamphlets et journaux, organiser des meetings de masse, monter des spectacles de théâtre et participer aux grèves et manifestations. Jusqu'à la montée en puissance du parti Socialiste au début du siècle, l'essentiel de ces activités était assuré par les anarchistes, un grand nombre d'entre eux/elles étant, comme Ettore Mattei et Enrico Malatesta, des exiléEs européenNEs. Ils/elles bénéficiaient d'un gros soutien dans la classe ouvrière et contrôlaient des syndicats puissants parmi lesquels celui des boulangers (organisé par Mattei) et celui des ouvriers du bâtiment. Pendant les années 1880, 1890 il y eut

des moments où on avait jusqu'à 20 journaux anarchistes publiés en même temps, en français, espagnol et italien ; il arrivait même que des articles soient publiés dans plusieurs langues dans le même journal.

L'anarchisme a atteint son plus grand développement en Argentine durant les 20 premières années du vingtième siècle et les débuts de ce mouvement peuvent être vus comme une marche lente et parfois interrompue vers ce niveau. *La Voz de la Mujer* est apparue après un demi siècle d'activité anarchiste continue et fut une des premières expressions de ce qui allait être l'apogée de l'anarchisme argentin.

Les hauts et les bas de l'anarchisme, de ses modes d'organisation et de ses formes de combat ont suivi un schéma comparable à ce qui s'était passé en Europe et, dans les années 1890, il subissait, comme partout ailleurs l'influence de l'anarcho-communisme promu par Pierre Kropotkine et Elysée Reclus en Europe et Emma Goldman et Alexander Berkman aux USA. C'était la tendance à laquelle appartenait *La Voz de la Mujer*. L'anarcho-communisme était un mélange des idées socialistes et anarchistes et était voué au renversement violent de la société existante et à la création d'un nouvel ordre social, juste et égalitaire basé sur le principe : « de chacunE suivant ses moyens, à chacunE suivant ses besoins ». Au travers du monde, le mouvement était divisé sur le fait de savoir si la révolution allait émerger d'un soulèvement populaire ou d'une grève générale, on se posait aussi des questions sur le niveau d'organisation que devait avoir le mouvement anarchiste et sur la pertinence des actes individuels de violence contre l'État dans le cadre de la propagande. Socialisme et anarchisme étaient orientés vers la classe ouvrière mais montraient aussi de l'intérêt pour la cause de l'émancipation féminine. Dans les années 1880, un courant spécifiquement féministe était apparu au sein de l'anarchisme européen avec des auteurEs telles que « Soledad Gustavo » (Teresa Mañe) et Teresa Claramunt... exactement comme en Amérique du Nord avec Voltairine de Cleyre, Emma Goldman et d'autres. CertainEs de ces auteurEs avaient déjà été publiéEs en Argentine dans les années 1880 et la presse anarchiste avait publié des critiques de la famille ainsi que des éditoriaux soutenant le « féminisme », une expression qui était déjà d'usage courant. La poussée la plus importante est venue des activistes espagnolEs, mais des exiléEs italienNEs comme Malatesta et Pietro Gori ont aussi soutenu les idées féministes dans leur revues et articles.

Dans les années 1880-1890, l'activisme anarchiste se manifestait principalement par l'édition, la publication et la distribution de journaux, tracts et pamphlets. En pratique, il y avait à peu près autant de littérature anarchiste en circulation à Buenos Aires à la fin du siècle que dans le bastion anarchiste qu'était Barcelone (Solberg, 1970). Les premières années, l'essentiel du contenu éditorial de ces journaux venait d'Europe, mais avec l'expérience, le contenu montra de plus en plus un côté local.

On ne sait que peu de choses sur le financement de ces publications, mais il semble qu'une partie des fonds provenait de petits dons faits lors de lectures publiques ou de meetings. Les coûts d'impression étaient relativement bas : d'après les informations publiés en dernière page de ces revues, imprimer 2000 copies d'un journal revenait à un peu moins de 45 pesos en 1897, soit un peu plus que le salaire de deux semaines de travail. Les listes de dons montrent des dons individuels de l'ordre de 20 centavos, avec trois ou quatre groupes donnant régulièrement jusqu'à 5 pesos. Les donateurs s'identifiaient par des noms de guerre évocateurs (tels que « Contrevenant résolu », « Demander moins, prendre plus », « Lanceur de bombes ») ou leur métier. Les métiers mentionnés, dont cordonniers, balayeurs de rue, prostituées, garçons de café et conducteurs de bus ainsi que la modicité des sommes mentionnées donnent une idée de la nature ouvrière du lectorat⁵. Pamphlets et journaux étaient souvent distribués gratuitement. Du fait de l'irrégularité de leur publication et de la précarité de leur existence, il n'y eut pas de système d'abonnements.

La Voz de la Mujer était un exemple typique des journaux semi-clandestins et éphémères du courant anarcho-communiste qui préconisait « la propagande par le fait⁶ ». Bien que s'adressant aux classes

⁵ Malheureusement, il reste trop peu de documents pour se faire une idée réaliste. Oved (1978) soutient qu'en Argentine, comme ailleurs, l'essentiel des soutiens des anarchistes venait des travailleurs/euses peu ou pas qualifiéEs.

⁶ NDT : http://fr.wikipedia.org/wiki/Propagande_par_le_fait

travailleuses, il n'avait apparemment que peu de liens organiques avec celles-ci et sa position de militantisme anti-réformiste a diminué encore plus ses capacités d'intervention politique dans les combats de l'époque. Malgré cela, le fait qu'il ait été publié pendant un an avec les tirages respectables pour un journal anarchiste de l'époque (de 1000 à 2000 copies) permet de penser que son féminisme a certainement suscité une réaction chez les ouvrières à Buenos Aires, La Plata, et Rosario.

C'est parmi les travailleuses des centres urbains que *La Voz de la Mujer* a grandi et trouvé du soutien. Les auteurEs - éditeurEs venaient des grosses communautés Italienne et Espagnole et s'identifiaient aux femmes de la classe ouvrière. Il y avait un potentiel électoral de femmes ouvrières dans les centres urbains dans l'Argentine du 19^{ème} siècle et beaucoup d'entre elles étaient des immigrantes. Le recensement de 1895 mentionne 368 560 femmes immigrées (un peu plus que la moitié des hommes, alors que les femmes étaient majoritaires dans la population de souche) et 37% d'entre elles se trouvaient à Buenos Aires. Nous ne savons pas quel pourcentage étaient des ouvrières, mais les femmes immigrées représentaient la majorité de la population économiquement active de Buenos Aires, 40% des 21 571 employées de maison, 66,1% des couturières (dressmakers) 56,9% des couseuses (seamstresses), 16,9% des cuisinierEs, 23% des professeurs et 34% des infirmières. Globalement, les femmes immigrées constituaient la moitié des 66 088 femmes recensées comme travaillant dans la capitale et leur activité était centrée sur les services domestiques, la couture, l'industrie textile et la cuisine (Segundo censo, 1898)

Le peu d'information disponible sur les salaires et les horaires de travail des femmes montrent qu'elles étaient systématiquement discriminées : salaires bas et horaires chargés. La journée typique d'unE employéE de maison à Buenos Aires était de plus de 12 heures dans les années 1890, et ce, malgré une grève contre le refus des temps de repos en 1888. Une autre grève des domestiques eut lieu vers 1890, cette à fois à propos du « carnet de conduite » institué par les employeurs/euses et dans lequel étaient enregistrés leurs commentaires. Ce carnet était indispensable pour pouvoir travailler et une mauvaise appréciation rendait pratiquement impossible de retrouver un travail. Les femmes employées dans l'industrie textile faisaient des journées de 8h1/2, moins que la moyenne, pour « prendre en compte » cela, elles étaient moins payées que la moyenne : couturières et couseuses gagnaient entre 0,50 et 1,00\$ par jour, alors que le salaire moyen pour un ouvrier mâle était entre 1,50 et 2,50\$. Il est même possible que les salaires des domestiques aient été encore plus faibles (Marotta, 1960).

La cause principale de cette discrimination n'était pas l'éducation limitée des femmes. En Argentine, les différences liées au genre dans l'éducation étaient très limitées par rapport à ce qui se passait dans la plupart des pays en cours de développement, et le taux d'alphabétisation était équivalent à celui de beaucoup de pays Européens de l'époque : en 1895, 49% des hommes étaient alphabétisés, 41,5% des femmes étaient alphabétisées. À Buenos Aires les taux étaient supérieurs respectivement de 6% et de 10%. L'inégalité entre les sexes était encore moins forte dans les établissements d'éducation. Les éditeurs du recensement de 1895 notèrent avec fierté que l'Argentine se distinguait des autres nations par le fait qu'il n'y avait pas de discrimination significative en ce qui concernait l'accès à l'éducation. Quelles que soient les différences de qualité que cachait l'égalité numérique, il ne fait aucun doute qu'à l'époque, le système éducatif était moins discriminatif que dans la plupart des pays du monde. Le recensement de 1895 relève des taux de scolarisation de 298‰ pour les garçons et 294‰ pour les filles (Segundo censo, second recensement, 1898).

L'association de ce taux relativement élevé et de l'égalité des chances dans l'éducation impliquait que la presse radicale avait un lectorat potentiel non limité aux classes supérieures. *La Voz de la Mujer* pouvait aussi compter sur l'existence chez les ouvrierEs auxquellEs elle destinait sa propagande d'un nombre relativement élevé de femmes alphabétisées et ayant un minimum d'éducation. Par contre, les immigrées, plus pauvres, étaient souvent illettrées ou incultes. Ces femmes immigrées étaient généralement attachées, en tant que femmes ou mères à leurs familles et maris, mais un grand nombre ont dû souffrir du déracinement et de l'adaptation à un nouvel environnement culturel, même quand il y avait une forme de continuité en termes de langages et de valeurs religieuses. Pour une femme, les migrations, qu'elles soient nationales ou internationales, sont à la fois les causes et effets des changements dans sa famille et des

évolutions de sa situation vis-à-vis de la société. Parallèlement à la décomposition de la structure socioéconomique de l'Ancien Monde, le fonctionnement de la famille était redéfini et dans certains groupes se libérait. Malgré cela, il semble que la majorité des femmes immigrées restaient prisonnières de leur culture originelle en ce qui concerne les problèmes sexuels et familiaux et que les traditions et préjugés sud-européens exerçaient encore une certaine influence. Malgré des conditions de vie évolutives dans la capitale à cette époque, les femmes étaient maintenues dans leurs rôles économiques et sociaux traditionnels et obligées de travailler suivant les schémas discriminants qui prévalaient ailleurs dans le monde en cours d'industrialisation. *La Voz de la Mujer* est ainsi apparue dans un contexte de décomposition-recomposition de la séparation traditionnelle des rôles. La particularité de *La Voz de la Mujer* en tant que journal anarchiste a été de reconnaître la spécificité de l'oppression de la femme. Elle appelait les femmes à se mobiliser contre leur subordination à la fois comme femmes et comme travailleuses. Son premier éditorial a été un cri de rejet passionné de la situation des femmes :

Compañeros et compañeras !

Salutations!

Ras le bol de tant d'années de larmes et de tant de misère, marre de la corvée interminable du soin des enfants (bien que nous les aimions tant), marre de demander et de quémander, marre d'être un jouet pour des employeurs ignobles ou d'infects maris. Nous avons décidé d'élever la voix au dessus du bruit de fond des discussions de la société et de demander, de réclamer notre part des plaisirs du banquet de la vie.

Sa publication donna lieu à une réponse mitigée de la communauté anarchiste, réponse allant du silence à l'hostilité en passant par les éloges. *El Oprimido*, un journal édité par un anglais, le Dr Creaghe⁷ lui fit un accueil particulièrement chaleureux :

En lui donnant ce titre, un groupe de militantes vient de dérouler le drapeau rouge de l'anarchie et veut publier un journal de propagande à l'attention de celles qui sont leurs camarades à la fois au travail et dans la misère. Nous souhaitons la bienvenue aux promotrices de ce projet et, en même temps, nous demandons à tous nos camarades de les soutenir.

Une partie non négligeable de la presse anarchiste de l'époque était ouverte aux questions féministes. En Argentine, les années 1890 virent une augmentation de l'attention portée aux sujets liés à l'égalité des femmes et en particulier au mariage, à la prostitution et à la domination des femmes par les hommes. Quelques journaux publièrent même des séries d'articles consacrés à « la question féminine ». La revue italienne créée par Malatesta, *La Questione Sociale*, publia une série d'articles centrés sur les revendications des femmes, dont certains écrits par « Soledad Gustavo » à propos de « femmes et éducation » et de « la souffrance des femmes prolétaires et pauvres ». Ces deux articles ont eu un accueil qui justifia une réédition, le deuxième tirant à 4000 exemplaires ; « *The Science and Progress Press* », une publication du Dr. Creaghe ayant des liens avec *La Questione Sociale*, publia aussi de nombreux articles sur les femmes, dont le texte d'une série de conférences données par « Dr Arana » dans la province de Santa Fe. Ces textes comprenaient un mémoire de 87 pages basé sur les travaux de Morgan et intitulé « Femme et Famille », publié en 1897 et un texte plus court intitulé « Esclavage Antique et Esclavage Moderne » qui, parmi les exemples d'esclavage moderne, mentionnait le mariage en tant qu'institution. Les premières éditions de ces articles furent de 500, mais il y eut trois rééditions avant la fin du siècle, ce qui montre l'intérêt considérable porté à ce sujet. Ruvira (1971) remarque que les premiers groupes exclusivement féminins apparus en 1895 étaient des lecteurs de *La Questione Sociale* et que c'était de ces groupes que sortaient les « vrais militantEs », « Pepita Gherra », Virginia Bolten, Teresa Marchisio, Irma Ciminaghi, et Ana Lopez.

⁷ Le Dr Creaghe est mentionné dans la revue littéraire « *Caras y caretas* » en 1901. D'après Abad de Santillan (1930), Creaghe était « très apprécié » dans le mouvement Anarchiste Argentin. Il semble qu'avant de quitter la Grande Bretagne, il aurait été un des acteurs du mouvement ouvrier à Sheffield et aurait publié un journal appelé « *The Sheffield Anarchist* ».

La revue *Germinal*, qui apparut en 1897, était, comme *El Oprimido*, particulièrement concernée par la « problématique féminine », et publia plusieurs articles sous l'intitulé « Féminisme » et défendait « le caractère éminemment juste et révolutionnaire du féminisme » en opposition à l'accusation de n'être que l'invention de « petites bourgeoises élégantes ». La plus grande partie – si ce n'est la totalité – des articles féministes parus dans la presse anarchiste semble avoir été écrite par des femmes, bien que ce soit impossible à vérifier, l'utilisation de pseudonymes étant une pratique courante. *La Voz de la Mujer* entretenait de bonnes relations avec une partie de ses contemporains, en particulier ceux qui appartenaient à la tendance « propagande par le fait », comme *El Perseguido* et *La Voz de Ravachol*. Des relations ont existé avec les revues espagnoles *El Esclavo*, *La Voz del Rebelde*, et *El Corsario*, la revue New-yorkaise *El Despertar*, et l'uruguayenne *Derecho a la Vida*.

Mais, cette sympathie de principe pour le féminisme était contre-balancée par une opposition très nette dans la pratique. Le premier numéro de *La Voz de la Mujer* semble avoir suscité de l'hostilité car dans le deuxième numéro, les éditeurs/rices attaquèrent de manière agressive les schémas anti-féministes fréquents chez les hommes du mouvement. (Du fait de l'absence de traces de cette opposition dans le reste de la presse anarchiste de l'époque, il est probable que ces critiques sont restées orales)

Quand nous, femmes, ignorantes et indignes d'intérêt que nous sommes, avons pris l'initiative de publier La Voz de la Mujer, nous aurions dû deviner comment vous, voyous modernes, alliez réagir à notre initiative, avec vos vieux raisonnements automatiques. Vous auriez dû comprendre que nous, stupides femmes, savons aussi de faire preuve d'initiative et qu'elle est le résultat d'une réflexion. Vous savez : il nous arrive aussi de penser... Quand le premier numéro de La Voz de la Mujer a été publié, ça a évidemment été de la folie : « Émanciper les femmes ? Pourquoi faire ? », « Émanciper les femmes ? Hors de question », « Laissez notre émancipation arriver en premier, et quand nous les hommes serons libres et émancipés, nous nous occuperons de vous. »

Les éditrices conclurent que, au vu de cette attitude hostile⁸, les femmes pouvaient difficilement compter sur les hommes pour mener le combat de l'égalité des femmes.

Le même numéro contient un article intitulé « À l'attention de ceux qui dénaturent notre idéal », article dans lequel les hommes sont prévenus : « Vous feriez mieux de comprendre, une fois pour toutes, que notre raison d'être ne peut se ramener à l'éducation de vos enfants et au lavage de vos vêtements et que nous avons nous aussi le droit à l'émancipation et à la libération de tout type de dépendance, qu'elle soit économique ou maritale. » On peut penser que la polémique ne dura pas longtemps, car l'éditorial du troisième numéro s'adressait à « Nos Ennemis » et indiquait que, malgré la tempête qui avait éclaté à propos de *La Voz de la Mujer*, les éditrices, qui s'étaient vu qualifier de « brutes, en parole et en écrit » sont toujours « Contrevenant résolu ». On détecte toutefois un léger recul dans leur besoin d'insister sur le fait qu'elles n'attaquaient pas les camarades anarchistes mâles en général, mais seulement les « faux anarchistes » qui refusaient de défendre « une des plus belles idées de l'anarchisme : l'émancipation des femmes ».

La colère des éditrices était justifiée car l'anarchisme prône liberté et égalité pour toute l'humanité. Les femmes, en tant que groupe opprimé, étaient en droit de demander, dans leur combat pour l'émancipation, aide et support à leurs camarades anarchistes. Mais biens que les principes anarchistes aient attiré un grand nombre de libre penseuses dans ses rangs et que le mouvement prenne le féminisme au sérieux, il restait une certaine ambivalence à propos du statut précis de la lutte pour l'émancipation féminine. Les femmes étaient bienvenues en tant que militantes pour « la cause de l'Anarchie » comme le disait *El*

⁸ L'ambivalence du mouvement anarchiste vis-à-vis du féminisme, ainsi que les succès et échecs des femmes anarchistes sont analysés dans le contexte de la guerre civile espagnole par Kaplan (1971) et Junco (1976)

Oprimido, mais elles furent moins encouragées dans la lutte pour les revendications féministes et pas du tout pour former des groupes féministes autonomes. La doctrine anarchiste elle-même était ambivalente sur le sujet du féminisme et il n'y avait pratiquement pas de réflexion théorique sur le sujet. Bien que Bakounine ait intégré explicitement dans le programme de l'Alliance Internationale de la Démocratie Socialiste l'objectif d'abolir l'inégalité sexuelle en même temps que l'inégalité des classes, les résultats des anarchistes sur le plan des droits des femmes étaient en demi-teinte. Les proudhoniens français s'étaient opposés aux revendications féministes de salaire et travail égal et pensaient que la place naturelle des femmes était à la maison (Rowbotham, 1974). L'inspirateur principal de l'anarcho-communisme des années 1880-1890, Kropotkine encourageait l'activisme des femmes au sein du mouvement mais désapprouvait le féminisme. Il pensait que le combat des classes travailleuses pour leur émancipation était l'objectif principal et que les revendications spécifiques des féministes étaient subordonnées à la réussite de cet objectif. En Argentine, lorsque les anarchistes commencèrent à la fin du siècle à prendre en compte les demandes matérielles des travailleurs/euses, une de leurs campagnes les plus fortes fut pour le vote de lois protégeant les femmes. Lorsque, pour la première fois, la revendication du salaire égal pour les femmes fut soutenue par un nombre significatif de syndicats de la Fédération des Travailleurs Argentins en 1901, Pietro Gori, un propagandiste anarchiste renommé, proposa que « les femmes ne soient pas autorisées à travailler dans des conditions qui pourraient mettre en danger une maternité et mettre en danger leur moralité, et les enfants de moins de 15 ans de même. » L'inquiétude sur la moralité des femmes et le regroupement femmes et enfants dans cette formule paternaliste est révélateur⁹. Le comité adopta à l'unanimité la formulation « organiser les femmes travailleuses afin qu'elles puissent améliorer leurs situations morale, économique et sociale » (Marotta, 1960).

Malgré ces limitations, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi l'anarchisme attirait les femmes. Ses principes de base mettaient en avant la lutte contre l'autorité, et l'anarcha-féminisme concentrait ses énergies sur la lutte contre le pouvoir exercé sur les femmes au travers du mariage et de la famille, recherchant la liberté d'avoir des relations en dehors de ces institutions. La mise en avant par les anarchistes de l'oppression et des relations basées sur le pouvoir, quoique peu théorisées, ouvrait un espace dans lequel les femmes pouvaient être vues à la fois comme victimes de la société et victimes de l'autorité masculine. Dans son quatrième numéro, *La Voz de la Mujer* le dit : « Nous haïssons l'autorité parce que nous voulons vivre comme des êtres humains et non comme des automates dirigés par une volonté autre que la nôtre, que cette volonté vienne d'une autorité, de la religion ou quoique ce soit d'autre » .

Une des lectrices de *La Voz de la Mujer* explicita ce « quoique ce soit d'autre » en utilisant comme pseudonyme : « Ni Dieu, Ni Maître, Ni Mari »

C'est ainsi que l'anarchisme put mieux intégrer certains aspects du féminisme que le socialisme, centré sur l'exploitation économique, mais les idées féministes n'eurent pas droit à une large reconnaissance, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du mouvement anarchiste. Ces tensions entre le mouvement anarchiste dans sa globalité et les féministes « de l'intérieur » se reflète dans le parcours de *La Voz*.

À notre connaissance, *La Voz* a publié 9 numéros du 8 janvier 1896 à un peu moins d'un an plus tard, le 1^{er} janvier. Il a peut-être été recréé plus tard. Les sources « classiques » sur le mouvement anarchiste datent son existence de 1896-1897 et ne donnent pratiquement aucune information à son sujet. Les éditoriaux mentionnent trois changements d'équipe éditoriale, mais sans donner de noms. Toutefois, dans un numéro de la revue *Caras y Caretas* publié en 1901, quelqu'un parle des « deux belles femmes qui éditent *La Voz de la Mujer* ». On parle aussi d'une actrice, sans la nommer. Une photo accompagne l'article et montre trois femmes « éditrices » de *La Voz* : Teresa Marchisio, Maria Calvia, et Virginia

⁹ À partir des années 1900, les statuts d'un certain nombre de regroupements de travailleurs à fort engagement anarchiste incluaient les revendications de salaire égal pour les femmes et l'abolition du mariage. Cette dernière revendication apparaissait dans les propositions pour les statuts de la « Federación Obrera Argentina », la première fédération syndicaliste argentine, mais disparut du programme final, vraisemblablement à la suite de l'opposition des socialistes. (Marotta, 1960)

Bolten^{10 11}. Malheureusement, on n'en sait pas beaucoup plus sur ces trois femmes, et nous nous retrouvons avec la possibilité (et la question) de la renaissance de *La Voz* en 1901.... On ne peut dire si c'était le même journal avec les mêmes éditrices.

Une autre rumeur parle d'une autre version du journal, avec le même nom et éditée par Virginia Bolten à Rosario¹². Virginia Bolten avait la réputation d'être une « grande oratrice », une organisatrice de premier niveau et a été la seule femme à être exilée au titre de la « Ley de Residencia¹³ » qui permettait au gouvernement d'expulser les immigrés politiquement actifs. Il semble aussi qu'une autre version de *La Voz* ait été publiée à Montevideo (information transmise personnellement par Diego Abad de Santillan), et comme c'est là que Virginia Bolten avait été exilée, on peut raisonnablement penser qu'elle n'est pas étrangère à la parution de cette version Uruguayenne.

Comme la plupart des publications anarchistes de l'époque, *La Voz* était publiée sans fréquence fixe, sa couverture portant la mention « Sale cuando puede » (publié suivant les possibilités). Au début, c'était toutes les trois semaines, puis le délai entre publications passa à 6 semaines, voire 2 mois. Publication au format journal, 4 pages, les 4 premiers numéros tirés à 1000 exemplaires, numéros 5, 7 et 8 à 2000 et numéro 9 à 1500¹⁴. Suivant la règle établie pour les publications anarchistes, le financement était basé sur le volontariat et la liste des donateurs/trices était imprimée sur la page de fin de chaque numéro. Le « tempérament » du lectorat se reflète dans le « nom » de ces donateurs/trices : «le Groupe des Vengeurs des Femmes», «Celui qui Veut Remplir un Canon avec des Têtes de Bourgeois», «Vive la Dynamite», «Vive l'amour libre», «Un-e Féminist-e», «un Serpent Femelle pour Dévorer les Bourgeois», «Rempli de Bière», «Un Homme qui est Ami des Femmes»...

Le contenu du journal avait différentes présentations : la plus utilisée était l'article, de une ou deux colonnes à une page et demie. Chaque numéro avait un éditorial, un poème^{15 16} et un « conte moralisant » à propos des « martyrEs » de « la société bourgeoise » (les pauvres, les travailleurs/euses et les prostituées) ou de leurs ennemis (juges, curés et flics). En plus, comme dans le reste de la presse anarchiste de l'époque, il y a avait des traductions et des articles parus en Europe, parmi lesquels des textes de "Soledad Gustavo," Laurentine Sauvrey, Teresa Claramunt, A. Maria Mozzoni, et Maria

¹⁰ Contributions du traducteur :

<http://www.pagina12.com.ar/diario/suplementos/rosario/9-10516-2007-10-03.html>

<http://www.immortaltechnique.co.uk/printthread.php?tid=16648>

<http://libcom.org/history/bolten-virginia-1870-1960-aka-%E2%80%99Cla-luisa-michel-rosarino%E2%80%99D-louise-michel-rosario>

¹¹ D'après *Caras y Caretas*, Maria Calvia a aussi été à l'origine d'un groupe appelé « Los Proletarios ».

¹² Queseda (1979) mentionne qu'une des éditrices était à Rosario entre 1900 et 1903. Il écrit que parmi les visiteurs de la toute nouvelle Casa del Pueblo, il y eut Pietro Gori et « beaucoup d'autres avaient l'habitude de se rassembler ici : la femme Marchisio, qui avait fondé « *La Voz de la Mujer* » avec Virginia Bolten, cette revue surnommée 'La Michel de Rosario' à cause de la puissance de son éloquence. » (D'autre sources laissent à penser qu'il est plus probable que ce soit Virginia Bolten qui ait été surnommée « La Michel de Rosario ».

¹³ Ley de Residencia (Loi de Résidence) : Le début du 20ème siècle en Argentine est marqué par une forte agitation sociale. Les grèves massives, souvent violentes, se succèdent, entre autres sous l'impulsion de la Fédération Ouvrière Argentine (qui deviendra la Fédération Ouvrière Régionale Argentine en 1904) de tendance anarchiste. Ces luttes atteignent un pic fin 1902, la grève est générale en novembre. Le pouvoir réagit par des mesures répressives (état de siège, fermetures des locaux syndicaux, interdiction de la presse ouvrière, arrestations de masse et déportation en Terre de Feu...). Le 22 novembre 1902 est votée en quelques heures la « loi de résidence » qui permet au gouvernement d'expulser du pays, sous 3 jours, tous les étrangers « perturbant l'ordre public ». Cette loi visant les agitateurs immigrés ne disposant pas de la nationalité argentine (un quart de la population de l'époque n'avait pas la nationalité et la classe ouvrière était composée à plus de 50% d'étrangers) restera en vigueur durant des décennies. Elle aboutira à l'expulsion de milliers de subversifs.

¹⁴ Pas de copies disponibles pour le numéro 6. Les quatre premiers numéros étaient tirés en 26 cm X 36 cm, les autres étant plus grands mais n'ayant pas de taille fixe, ce qui fait penser à des tirages dans des ateliers différents.

¹⁵ Une partie de ces poèmes était écrite pour être lus pendant les meetings. Le numéro 8 de la *Voz* a un poème de 207 vers intitulé « Pepita Gherra » qui, d'après les éditrices était destiné à être lu dans les meetings...

¹⁶ Contribution du traducteur : <http://elanticristodistro.blogspot.fr/2009/12/no-os-caseis-x-pepita-guerra.html>

Martinez. Les éditrices de *La Voz de la Mujer* recherchaient activement la participation de femmes anarchistes connues, et si on en croit une note parue dans le numéro 5, avaient écrit, entre autres, à Emma Goldman et Louise Michel. La dernière page du magazine contenait une section intitulée « Table Ronde » dans laquelle on discutait d'informations en provenance d'Europe et d'Argentine. C'est dans cette rubrique que le Parti Socialiste Argentin était régulièrement critiqué pour ses positions réformistes - vis-à-vis du mouvement ouvrier, pas de la cause féminine – et que les sujets liés à la condition féminine étaient traités. On y trouve, par exemple, l'intervention pleine de fougue d'une jeune anarchiste dans une réunion de travailleurs/euses sur le sujet de l'émancipation des femmes.

La plupart des articles signés l'étaient par des femmes et le plus grand nombre en espagnol, avec, de temps à autre, des expressions italiennes. Bien que la revue accepte des articles dans les deux langues, les noms des éditrices et auteurEs suggèrent une affiliation à l'anarchisme espagnol et à la communauté immigrée espagnole¹⁷. Cela n'a rien de surprenant, dans la mesure où c'est principalement d'Espagne que l'anarchisme argentin est originaire. Même dans la presse anarchiste italienne, les textes féministes étaient écrits essentiellement par des auteurEs espagnolEs.

La Voz de la Mujer se décrivait comme « dédiée à l'avancement de l'Anarcho-Communisme ». Sa ligne étant celle des militants anarchistes partisans de la violence, sa publication était semi-clandestine. Elle s'adressait à un lectorat de travailleurs/euses et ses rédactrices écrivaient fréquemment et passionnément sur la misère et la pauvreté qu'enduraient les femmes de ce milieu, milieu auquel elles disaient appartenir. L'esprit du journal était teinté d'un optimisme forcené, comme on peut le voir dans ce vers extrait d'un poème de Josefa M. R. Martinez intitulé « Un Toast » :

Salut, Compañeras ! Anarchie !!
Hourrah, frères et sœurs, au combat
Nos bras sont forts et nos cœurs sereins

Comme le reste des membres du mouvement anarchiste, les éditrices étaient des militantes de l'opposition à l'autorité de la religion et de l'État et hostiles sans compromission à la police et autres représentants de la loi. Elles avaient l'habitude de donner des conseils « musclés » aux grévistes sur la manière de gérer le harcèlement policier, leur demandant instamment d'en liquider quelques-uns, « histoire de donner une leçon à la police ».

Le sujet principal de *La Voz* était néanmoins celui de la nature protéiforme de l'oppression féminine. La tempête suscitée dans le mouvement anarchiste par l'apparition de *La Voz* semble être due au féminisme militant du premier éditorial, qui soutenait la position tranchée et, pour les socialistes et anarchistes, hérétique que les femmes représentaient le segment le plus exploité de la société. Un des éditoriaux suivants disait « Nous croyons qu'en l'état actuel de la société, rien ni personne ne vit une situation plus misérable que les femmes sans fortune. » Les femmes, disaient-elles, étaient doublement opprimées : par la société et par les hommes.

Les développements spécifiques des théories anarchistes tournaient autour d'attaques contre le mariage et à propos du pouvoir des hommes sur les femmes. L'anarcho-communisme avait emprunté à Engels la critique du mariage bourgeois en tant que moyen d'assurer la transmission de la propriété capitaliste. Il reprenait aussi son opinion que la famille était le lieu où s'exerçait la subordination de la femme à l'homme. Les auteurEs de *La Voz*, tout comme les anarcho-féministes ailleurs, développèrent un concept d'oppression centré sur l'oppression liée au sexe. Le mariage n'était pas seulement une institution bourgeoise, mais il était aussi un moyen de restreindre la liberté des femmes, y compris leur liberté sexuelle. *La Voz* dénonça « l'onanisme conjugal » généré par le mariage comme une cause principale de misère et de désespoir, au même titre que l'oppression de classe. Mariages sans amour, fidélité respectée plus par peur que par envie, oppression des femmes par des hommes qu'elles haïssaient, tout cela était

¹⁷ Voir Junco (1976) pour une discussion de la famille, de l'amour libre et du féminisme dans l'anarchisme espagnol.

considéré comme symptomatique des contraintes imposées par le contrat de mariage. Les gens n'étaient pas libres de leurs actes, d'autant moins que, jusqu'en 1897, le divorce était illégal en Argentine. C'était cette aliénation du libre arbitre de l'individu que les anarcha-féministes déploraient et voulaient faire disparaître, au début via l'idée de l'amour libre, puis, de manière plus réfléchie, par la révolution sociale.

La Voz de la Mujer était nettement en faveur de l'amour libre. Ce sujet avait été adopté dans les années 1890 par les mouvements anarchistes d'Amérique du Nord et d'Espagne et était resté un des idéaux anarchistes des décennies plus tard. Promotion de l'amour libre et hostilité au mariage se retrouvaient chez d'autres groupes anarchistes et libertaires d'Amérique du Sud, certains d'entre eux allant plus loin que *La Voz*, à la fois en réfléchissant sur ces pratiques et en les mettant en application. Des textes sur les bienfaits du multipartenariat circulaient dans le mouvement en Argentine, ainsi que de l'information et de la propagande à propos des groupes pratiquant l'amour libre qui étaient apparus parmi les communautés immigrées dans certains pays d'Amérique Latine¹⁸. *La Voz de la Mujer* n'offrait à ses lecteurs que peu de renseignements pratiques pour pouvoir vivre leur idéal, et on ne sait pas quelles sont les organisations sociales envisagées pour celles et ceux qui pratiquaient l'amour libre ou pour leur progéniture.

Ce à quoi les éditrices pensaient semble avoir été une variante libéralisée de la monogamie hétérosexuelle séquentielle¹⁹, leur idéal étant « deux camarades librement unis ». Dans un environnement où la contraception était, au mieux, difficilement accessible, les éditrices avaient peu à dire à propos des enfants, et ce qu'elles ont dit reflétait plusieurs points de vue. Il n'y a qu'une seule référence à la limitation des naissances, limitation que l'auteurE approuvait au motif qu'avoir trop d'enfants rendait les pauvres encore plus pauvres (un point de vue qui se développa en Espagne au changement de siècle). Il n'y a pas de discussion explicite de l'avortement et le peu de mentions qui en sont faites indique l'ambivalence des auteurEs sur ce sujet. On parle de l'avortement en disant que c'est quelque chose que les bonnes sœurs et les bourgeoises font et c'est une manifestation supplémentaire de leur hypocrisie. On n'arrive pas à savoir si c'est l'acte en lui-même qui est déplorable ou les gens qui le pratiquent.

Les attitudes vis-à-vis des enfants vont de la sentimentalité larmoyante à la dénonciation forcenée du sort des mères. Les éditrices avaient adopté la position classique des anarchistes sur la bâtardise, déplorant son côté préjugé social irrationnel et manifestant de la sympathie pour celles et ceux qui en étaient victimes. D'une manière générale, et plus particulièrement dans les derniers numéros de *La Voz*, le sujet des enfants était abordé avec beaucoup de ressenti pour leurs souffrances et le lien émotionnel entre mère et enfant était l'objet d'une emphase très importante. Dans un article sur les horreurs de la guerre, le point le plus mis en valeur était la peur de la mère de perdre son fils au combat. Les mères étaient considérées comme les dépositaires de l'affection parentale. On peut donc dire que l'hostilité des éditrices à la notion de famille et de mariage était tempérée par le respect de quelques conventions. Il est significatif de remarquer qu'elles n'ont jamais proposé les méthodes les plus évidentes pour régler le problème posé par les enfants, à savoir les jardins d'enfant ou une organisation collective. Le soin des enfants a sûrement représenté un problème pour un lectorat de femmes travailleuses et l'absence de discussions sur ce sujet laisse penser que les attitudes traditionnelles vis-à-vis de la maternité étaient plus ancrées que les plus radicales des éditrices, l'auraient souhaité.

¹⁸ La « Colonie Santa Cecilia » au Brésil est la plus connue. *El Oprimido* fut au centre d'un débat sur le sujet, ayant apparemment soutenu la publication du pamphlet « Une histoire d'amour à la colonie socialiste Cecilia » pamphlet qui prônait les relations multiples, la suppression de la famille, l'éducation collective des enfants. Ruvira (1971) indique que ces anarchistes argentins vivaient en union libre et que leurs enfants étaient parfois déclarés à l'état civil avec des noms tels que Anarquía, Acracia et même Producteur Libre.

¹⁹ NdT : « sequential heterosexual monogamy », voir (<http://rleb07.free.fr/culture/famille.html>) « Il n'y a pas de cérémonies de mariage. Un couple qui dort près du même feu pour quelque temps peut finalement se considérer comme marié. La plupart des Hadza que j'ai rencontrés, hommes comme femmes, sont des monogames successifs, changeant de conjoint au bout de quelques années. »

Grand silence aussi sur l'ensemble de la question du travail domestique. Bien que les éditrices attaquent l'oppression des femmes, leur emprisonnement à la maison et leur asservissement par les corvées ménagères, elles n'ont jamais proposé que les hommes assument leur part des travaux domestiques, ou que ces travaux soient gérés de manière plus égalitaire. Il est fort possible que leur variante d'idéologie anarchiste leur ait interdit de proposer des solutions faisant intervenir État ou capital privé (par exemple pour la mise en place de jardins d'enfant) ou pouvant être interprétées comme des mesures purement réformistes. Quoiqu'il en soit, l'absence de discussion sur le partage des tâches ménagères et des responsabilités du couple montre qu'elles n'arrivaient pas à s'affranchir des conceptions dominantes sur la place de la femme dans la division traditionnelle du travail.

Bien que la position de *La Voz* sur l'amour libre soit plus prudente que celle de certaines de ses contemporaines, elle se ramenait quand même au rejet de l'autorité traditionnelle des hommes sur les femmes et du contrôle de leur sexualité. Compte-tenu du contexte du machisme sud européen, dans lequel les critères « à deux vitesses » sur la virginité et la fidélité étaient représentatifs des « privilèges » masculins, les demandes concernant l'autonomie féminine étaient fatalement accueillies de façon hostile. Un article du numéro 7 de *La Voz* montre que l'idéal des rédactrices : union libre et séparation, les femmes pouvant en prendre l'initiative, était loin d'être acceptable pour les hommes, fussent-ils membres du mouvement anarchiste. L'article en question déplore les actes d'un activiste anarchiste appelé F. Denanbride qui avait tiré 5 fois sur sa compagne parce qu'elle voulait le quitter. (La femme, Anita Lagouardette, une collaboratrice de *La Voz*, avait miraculeusement survécu). Le traitement de cette information par le journal met en valeur une faille dans le raisonnement anarcha-féministe de l'époque. Les éditrices voyaient l'amour libre comme la solution au problème des relations homme-femme : quand le mariage, source de misère et de désespoir, serait aboli, le foyer deviendrait un « paradis sur terre ». Hommes et femmes seraient libres d'entrer en relations avec qui ils voudraient et d'arrêter ces relations quand ils voudraient, sans les effets négatifs de la loi, de l'État ou des coutumes. Ce point de vue laissait totalement de côté d'une part la subordination complexe que les femmes avaient intériorisé et les modes d'oppression et le sentiment de supériorité assimilé par les hommes.

L'union libre aurait pu être une solution valable si les intérêts des deux parties en cause avaient été similaires, ou si la partie dont les aspirations étaient contrariées n'avait pas de rancœur. Lorsque les parties prenantes d'un conflit sont de force inégale, il est évident que la plus faible va perdre, et dans une société basée sur des règles d'inégalité entre hommes et femmes, le plus « fort », l'homme, sera capable de détourner la notion de « liberté » pour imposer sa volonté à sa compagne, soit en la quittant lors qu'elle ne veut pas être abandonnée ou en l'obligeant à rester lorsqu'elle veut partir. De plus, dans un monde avec peu d'options autres que la dépendance vis-à-vis des hommes par le mariage, la recherche de l'indépendance paraissait sans doute très romantique, mais c'était aussi une possibilité plus réaliste pour les hommes et dans cette optique, c'était plus une menace qu'un avantage pour les femmes les plus défavorisées.

Malgré son radicalisme, l'appel à l'amour libre restait compatible avec les conventions de l'époque et c'était particulièrement vrai dans le domaine des pratiques sexuelles. L'appel à l'amour libre était directement lié au besoin d'autonomie individuelle. Bien que cela implique une plus grande part d'autonomie sexuelle, cela n'impliquait pas la libération sexuelle. Les précautions prises par les éditrices pour se faire les avocates de l'amour libre peuvent s'expliquer, au moins en partie, par l'ambivalence qu'elles manifestaient vis-à-vis de la sexualité. Leur approche du sujet, identique à celle existant en Espagne à l'époque, révélait un mélange de vulgarité, radicalisme et de pudibonderie outrée. Elles attaquaient le mariage parce qu'il corrompait les personnes impliquées et conduisait à des pratiques sexuelles dépravées. Dans un passage particulièrement fleuri, le mariage était dénoncé comme abritant « la tricherie et aberrations coïtales » avec leur cortège de « maladies dégoûtantes et des milliers de pratiques répugnantes et détestables qui convertissent le lit nuptial en un caniveau d'obscénités puis mènent à l'adultère ». Le sexe « dégénéré », masturbation comprise, était associé à « l'ennemi », en particuliers la bourgeoisie et les prêtres, présentés comme des homosexuels et des pédérastes. Les limites du radicalisme des éditrices sont claires : elles ne prênaient pas la permissivité sexuelle et n'étaient même pas sûres de vraiment aimer le sexe. Leurs slogans en faveur de l'amour libre étaient la manifestation d'un

désir de libération de certaines contraintes personnelles et légales, mais la sexualité devait rester dans le cadre des pratiques « normales ».

Tout cela correspond au contexte culturel dont elles étaient issues, Elles considéraient que leur problème principal était de se libérer du pouvoir des hommes et mettaient en cause les privilèges dont les hommes profitaient aux dépens des femmes. De plus, compte-tenu du climat moral existant et des rapports de force entre hommes et femmes, ces dernières se retrouvaient souvent victimes d'exploitation sexuelle dont elles payaient le coût social en termes de réputation ternie et d'enfants illégitimes. Il n'est donc pas surprenant que l'exploitation sexuelle ait été un thème récurrent des anarcha-féministes : le sexe était une menace pour les femmes. *La Voz de la Mujer* combine des éléments classiques de l'anarchisme : haine de l'église et de l'exploitation de classe avec une critique spécifiquement féministe de l'exploitation des femmes. Ceci est illustré, par exemple, par un article du numéro 3, écrit en termes explicites et dans lequel l'église est attaquée avec toute la violence de l'anarchisme Espagnol au sujet de l'hypocrisie de son clergé sur la sexualité. « Luisa Violetta » donne un compte rendu prétendument autobiographique d'un incident entre un prêtre et elle au confessionnal. Le prêtre lui reproche de ne pas avoir assisté à la messe. Elle explique que sa mère était malade et qu'elle a dû s'occuper d'elle, mais le prêtre ne veut rien entendre. « Fille honteuse, ne sais-tu point que l'âme passe en premier et le corps après ? » Dans la suite de la confession, Luisa demande pardon pour s'être masturbée, un sujet qui soulève l'intérêt du prêtre de l'autre côté de la grille. Le prêtre veut savoir exactement quelles parties de son corps elle touche et si elle pratique cela toute seule, puis il lui demande si quelqu'un d'autre lui a appris à faire cela. Elle lui répond que ce n'était personne d'autre que le prêtre lui-même. À ce moment-là, il lui demande de venir de son côté et essaye de la violer.

L'évocation des turpitudes des prêtres était un thème récurrent, comme l'attaque sur l'inutilité de la religion pour un salut qui ne peut provenir que d'une révolution sociale. Les femmes étant à l'époque « jugées » en fonction d'attentes sur leur piété, pratique religieuse et chasteté, on peut comprendre que ce type de critique était particulièrement scandaleux.

L'hostilité envers l'église en arrivait à éclipser la sympathie sororale que les éditrices de *La Voz de la Mujer* auraient dû avoir pour leurs sœurs cloîtrées, les nonnes. Ces femmes étaient à l'origine des victimes, tout autant que les prostituées auxquelles elles ont été comparées dans un article. Dans le numéro 4, les religieuses sont amèrement critiquées, non pas pour leur rôle idéologique de fournisseuses de références religieuses, mais pour leur hypocrisie en ce qui concerne la sexualité (« parasites de la société, qui, après avoir assouvi vos appétits charnels avec vos saints hommes les prêtres, abandonnez les fruits de vos entrailles dans la rue ou les enterrez dans les jardins de vos couvents »). Il n'est pas surprenant que cet article ait provoqué une certaine critique des lecteurs de *La Voz de la Mujer*. Dans le numéro 5, une réponse fut publiée, les auteurs insistant sur le fait que l'histoire était authentique et pour se défendre citaient des informations parues dans les journaux à propos du viol d'une jeune fille par un prêtre et à propos de l'élimination de bébés non désirés par des religieuses.

La sympathie des éditrices pour les prostituées était motivée par l'exploitation sexuelle des femmes, l'hypocrisie et le « double standard²⁰ ». Les prostituées étaient des « femmes à terre », des innocentes qui avaient été perverties et doublement trahies au niveau de leur sexe et de leur classe. Dans le numéro 4, un article de « Pepita Gherra » décrit la prostituée (idéalement) type : « Oui, pauvre fille, je sais que tu as eu le prêtre comme amant et que le moine t'a achetée pour quatre sous. Ton père a été licencié, ta mère est malade et tes petits frères et sœurs souffrent de la faim » En ligne avec la tradition romantique du 19^{ème} siècle, la prostituée était vue comme une « martyre de la société » ; en tant que produit de la dégradation de la société, elle tenait une place centrale dans la conception que se faisaient les anarchistes de la société. Les éditrices soutenaient que la prostitution était imposée aux femmes par la pauvreté, la rapacité des hommes et l'absence d'alternatives réalistes pour gagner leur vie ; puis qu'elle était encouragée par le

²⁰ NdT : un jeu de règles pour les hommes, un autre pour les femmes, cf « à deux vitesses »

double standard et l'institution du mariage, qui bloquait les gens dans des relations vides et insatisfaisantes qui conduisaient les hommes à chercher leurs satisfactions ailleurs.

À la fin du 19^{ème} siècle, Buenos Aires avait déjà engagé le processus qui allait la faire devenir la capitale du vice de l'Amérique du Sud ? Bien que moins de 700 prostituées aient été décomptées pendant le recensement de 1895, c'était en fait une sous-estimation monstrueuse si l'on prend en compte d'autres chiffres de l'époque. Ces chiffres montrent qu'une grande partie des prostituées en Argentine était d'origine immigrée et cela est cohérent avec des signalements de « traite des blanches » à l'époque (Rock, 1975). Dans le numéro 8 de *La Voz de la Mujer* il y a une longue analyse d'un pamphlet, vraisemblablement écrit par des femmes envoyées à Buenos Aires par un « entrepreneur très connu » dans ce milieu, et qui demandaient une intervention de la police pour arrêter le trafic de femmes. *La Voz de la Mujer* soutenait ces femmes pour la mobilisation contre ces pratiques, mais considérait qu'il était inutile et déplacé de faire appel à la police.

Les changements d'équipe éditoriale à partir des numéros 5 et 7 sont associés à un glissement dans les choix politiques : un éloignement progressif du militantisme féministe des premiers numéros au profit de sujets plus « orthodoxes ». Quand dans ses premiers numéros, *La Voz* défendait vigoureusement une position féministe en réponse aux critiques des hommes du mouvement, elle faisait attention à bien indiquer qu'elle ne visait pas tous les hommes, mais seulement ceux qui s'opposaient à l'idée d'émancipation féminine. Après le numéro 3, il n'y eut plus d'allusions explicites aux récalcitrants et cela a peut-être un lien avec le changement de ligne éditoriale du numéro 5. Ce numéro fut publié dans un format différent, plus grand, apparemment dans le cadre d'une campagne destinée à augmenter le lectorat. Cela était devenu nécessaire car il y avait « encore de grands préjugés contre les femmes et contre la progression de la propagande féminine ». Les articles de « Pepita Gherra » étaient maintenant mis en valeur et la majorité des articles concernait les thèmes généraux de l'anarchisme plutôt que des revendications spécifiquement féminines. Le style d'écriture était moins féministe, moins analytique et moins critique vis-à-vis des hommes qu'auparavant. Un autre indice de la position défensive des éditrices était qu'elles aient démenti que le journal soit entre les mains du « Grupito Amor Libre » et il faut remarquer qu'à partir de ce numéro il n'y eut plus de références à l'amour libre. Quoiqu'il en soit, le slogan « Vive l'Amour Libre » continua à apparaître, avec « Révolution Sociale » et « Vive l'Anarchie » dans les appels qui terminaient les éditoriaux.

Malgré les changements d'équipe, il n'y eut pas de critique de la ligne éditoriale précédente, et les nouvelles éditrices affirmèrent vouloir continuer à suivre « *le chemin tracé par les anciennes éditrices, à savoir, combattre incessamment la société bourgeoise, nous nous battons sans compromis contre les préjugés et les préoccupations qui nous ont été inculquées pendant notre jeunesse par des hommes idiots, des femmes fanatiques et d'autres qui mettent leur plume au service de ces crapules* ». Il semble y avoir eu un autre changement pour le numéro 7. D'après une information sur la dernière page, un nouveau groupe publiait le journal. Comme précédemment, aucune raison n'a été donnée et aucune critique de la ligne éditoriale précédente ne fut faite. La seule indication sur un changement de ligne éditoriale est le contenu lui-même : il est maintenant presque exclusivement écrit par "Pepita Gherra" et les trois derniers numéros font encore moins de place aux causes féministes que les deux précédents. Ces derniers numéros se limitent à des thèmes anarchistes généraux tels que l'antipatriotisme et l'anticléricalisme.

La publication dans le numéro 9 d'un appel à l'aide est le signal du début d'une crise. Le tirage pour ce numéro tomba de 2000 à 1500 et le sujet principal était une discussion sur la guerre Hispano-Cubaine officiellement imprimée dans *La Voz* par manque d'argent pour la publier comme un pamphlet. L'appel au soutien faisait le point sur les développements du journal de la façon suivante :

A NOS LECTRICES

Il s'est passé une année depuis la parution du premier numéro de La Voz de la Mujer. Ce fut une année de combat, de sacrifices, de choix déchirants, d'espoirs et d'échecs qui n'ont été adoucis, dans une certaine mesure, que par les satisfactions apportées par la lutte. Deux équipes éditoriales ont entrepris le

travail de publication de ce journal, et elles ont toutes les deux mis leur savoir limité et leurs énergies au service de la cause qu'elles défendent : l'Anarchie. Tout au long de cette année, la parution du journal a été incertaine et précaire, à un point tel que nous devons reconnaître et insister sur le fait que les camarades qui apprécient notre travail de propagande doivent ⁽¹⁾ nous aider de manière un peu plus efficace, sinon nos efforts seront inutiles et nous devons arrêter la publication de La Voz de la Mujer et ⁽²⁾ ceci signifiera la fin du SEUL journal dans les Amériques, et peut-être même dans le monde entier à propager nos idéaux à propos des femmes et à s'adresser en priorité aux femmes

Compañeros y Compañeras : Nous devons répéter que nous ne manquons ni d'enthousiasme, ni de volonté, mais que nos moyens sont limités. En conclusion, si nous ne pouvons continuer, nous nous mettrons en retrait jusqu'à ce que nous puissions retourner au combat et serons toujours prêtes, lorsque l'horloge de la conscience humaine sonnera l'heure du combat, à aller de l'avant pour mourir ou gagner pour l'Anarchie. Pour cette cause, nous utiliserons toutes nos forces intellectuelles et physiques, jusqu'à notre souffle final.

Les éditrices de La Voz de la Mujer

Notes :

- 1. Nous sommes arrivées à la conclusion que, étant donné l'état d'ignorance dans lequel les femmes sont maintenues, nous pensons que notre rôle en tant que journalistes est de commencer à labourer l'esprit des femmes. Ce journal, ou un autre plus tard, sèmera et cultivera. C'est la raison pour laquelle notre propagande est ainsi faite : chaque journal a et aura son rôle.*
- 2. Nous pourrions aussi passer le flambeau à d'autres femmes, plus compétentes ou ayant plus de moyens.*

Malgré cet appel, il semble que *La Voz de la Mujer* disparut après le numéro 9.

Les problèmes que devaient affronter un tel journal étaient énormes. Le journal reconnaissait facilement son échec à attirer un soutien suffisant et il y avait un grand nombre de raisons à cela, à la fois sur le plan pratique que sur le plan politique. Parmi les difficultés d'ordre pratique, les problèmes liés à la publication semi-clandestine, voire clandestine. *La Voz* a utilisé un certain nombre d'ateliers d'impression et devait certainement compter sur l'aide d'hommes proches d'elle, hommes qui de leur côté ont pu obliger les éditrices à modérer leurs revendications les plus extrémistes. Des informations semblent montrer que le journal était distribué par des activistes hommes et que ceux ci n'étaient pas toujours très motivés pour s'assurer que le journal circulait bien et que les fonds collectés lui revenaient. Ceci met en avant les motifs politiques un peu plus complexes du déclin de *La Voz de la Mujer* : Il était distribué principalement par des hommes et il y avait peu de femmes attirées par les idéaux anarchistes dans l'Argentine du 19^{ème} siècle et peu de femmes favorables au projet de *La Voz*.

Il y a là deux sujets différents, mais liés : anarchisme et féminisme. Il est clair que l'Anarchisme a bénéficié d'un niveau de sympathie élevé parmi les travailleurs/euses migrantEs de la fin du 19^{ème} siècle et du début du 20^{ème}, mais ce soutien s'est progressivement érodé suite aux changements des communautés migrantes. Au début, son cosmopolitisme, son idéalisme et son opposition militante à toutes formes d'autorité répondaient aux frustrations des travailleurs/euses agricoles d'Europe du Sud déplacés dans un pays étranger et confrontés à la réalité de la pauvreté urbaine et rendait l'anarchisme populaire chez les immigréEs, particulièrement les plus défavoriséEs. Espoirs déçus et privation des droits civiques alimentèrent le militantisme de ces immigrantEs et amorcèrent le désintéret d'avec le pays qui les avait reçus. Ceux qui restèrent, que ce soit par choix ou au gré des circonstances devaient survivre dans la société argentine. À peu près la moitié des hommes immigrés épousèrent des argentines et adoptèrent plus ou moins les habitudes de leur pays d'adoption. En même temps, dans les années 1890, un certain nombre de travailleuses et travailleurs argentinEs, ainsi qu'un certain nombre d'immigrantEs, s'engagèrent, dans la combat pour des réformes pratiques aux fins d'améliorer la condition de la classe ouvrière. Une partie des groupes anarchistes rejoignirent ces combats et leur donnèrent une coloration militante. Ces groupes restèrent, au moins pendant les premières décennies du 20^{ème} siècle, des rivaux avérés du Parti Socialiste, plus ouvertement réformiste.

Les courants révolutionnaires anarchistes, comme *La Voz*, se tinrent à part alors que certains secteurs de la classe ouvrière, nationaux et immigrants confondus, réclamaient des journées de huit heures, de meilleurs salaires et conditions de travail, de nombreux anarchistes méprisaient de tels combats et à la place appelaient à l'action directe contre l'État et ses institutions. La presse anarchiste du courant de *La Voz de la Mujer* était particulièrement déconnectée des combats de son époque. Le journal faisait rarement référence à des grèves, à la répression, aux demandes de la classe ouvrière ou à ses actions. À la place, le sujet d'intérêt principal était le combat idéologique.

La position militante de *La Voz de la Mujer* contre ce qu'elle estimait être du réformisme l'a probablement marginalisée et éloignée du public de femmes qu'elle espérait influencer. Sa nature semi-clandestine rendait son fonctionnement et l'organisation de réunions publiques difficiles. Le journal avait une parution irrégulière et circulait essentiellement parmi les membres les plus radicaux/ales des différentes communautés immigrées. Ce qui fait que la plus grande partie de ce qui était publié aurait pu l'être dans n'importe quel pays hispanophone entre 1890 et 1930. De manière surprenante, la partie du journal qui reflète le mieux la vie en Argentine à cette époque est la liste des donateurs, avec ses références aux différents métiers, conditions de vie, régions du pays et activités de loisirs. D'une manière générale, le contenu du journal était très peu représentatif des réalités de la vie des femmes migrantes en Argentine.

Dès les années 1890, les scissions qui apparurent dans le mouvement indiquaient la direction que les événements allaient prendre. Les variantes les plus activistes du mouvement comme *La Voz* ou « *La voz de Ravachol* » (d'après le nom du poseur de bombes) perdirent rapidement du terrain face aux tendances qui répondaient plus aux attentes de la classe ouvrière et soutenaient ses luttes. Le mouvement anarchiste se caractérisa alors par un soutien croissant des idées anarcho-syndicalistes. Ce fut, toutefois, trop peu et trop tard, et l'anarchisme, même dans sa déclinaison syndicale, devint en quelques décennies, une cause perdue. Le Parti Socialiste, créé en 1894 et engagé dans la participation électorale et la réforme du travail avait, dès 1920 dépassé les anarchistes, et les deux avaient perdu du terrain face au populisme du Parti Radical.

L'anarchisme devait réussir à s'adapter aux besoins des travailleurs/euses migrantEs qui voulaient rester en Argentine et aux besoins des travailleurs/euses de souche argentine, et *La Voz* était une tendance minoritaire de ce mouvement. *La Voz* perdit deux fois ce combat : non seulement, son radicalisme l'a séparée de la classe ouvrière, mais il n'a pas pu gagner un soutien suffisant de la part des femmes.

D'une certaine manière, *La Voz* ne cherchait pas particulièrement à recruter un lectorat étendu. L'objectif des l'anarcha-féministes était de développer un réseau de petits groupes d'activistes motivés plutôt qu'un mouvement de masse. Sa ligne politique était ouvertement sectaire et elle réservait sa sympathie aux femmes de la classe ouvrière ou aux femmes pauvres. Il n'y avait pratiquement pas de coopération avec d'autres groupes qui partageaient l'intérêt de *La Voz* pour la classe ouvrière. Le Parti Socialiste était critiqué dans des termes très comparables à ceux utilisés contre la bourgeoisie. Un auteur de *La Voz* qualifia même son journal, *La Vanguardia*, d'« ordure socialo-bourgeoise ». Alors que les femmes auxquelles elles s'adressaient avaient de bonnes raisons de se plaindre, l'engagement des éditrices pour un anarchisme militant rendait pratiquement impossible leur implication dans des discussions sur les problèmes pratiques de leurs lectrices.

Il y avait ainsi une tendance à éviter de formuler des stratégies d'action ou de changement, même lorsque des demandes concrètes faisaient surface. En plus de l'abolition du mariage, les éditrices appelaient à la fin des inégalités et restrictions imposées aux femmes, de la discrimination des femmes au travail, de la tyrannie domestique, des inégalités dans l'accès à l'éducation et des demandes sexuelles irréfrénées des hommes. Mais ces sujets étaient simplement mentionnés, avec peu, voire pas de discussions de fond. Compte tenu de l'intérêt manifesté par le journal pour les femmes de la classe ouvrière, on peut être surpris de trouver si peu de références aux conditions de vie et de travail en Argentine à cette époque. *La Voz* était opposée aux grèves pour les augmentations de salaires et améliorations des conditions de travail. Sa seule intervention au nom des femmes ouvrières fut de montrer aux lavandières l'inutilité du boycott des laveries afin de faire baisser le prix d'entrée, à la place, *La Voz*

leur conseilla de détruire les machines. Même lorsque, comme dans le cas de l'amour libre, *La Voz* consacrait beaucoup de place à un sujet, les éditrices ne donnaient que très peu de conseils pratiques permettant à leurs lectrices de réaliser leur idéal.

Au changement du siècle, Une nouvelle forme de féminisme qui prenait en compte ces problèmes émergea : celle du Parti Socialiste. Des femmes comme Cecilia Grierson, Alicia Moreau de Justo, et Juana Rouco Buela lancèrent le combat pour l'égalité des droits, de meilleures possibilités d'éducation et la réforme du code civil, et en faisant cela, elles redéfinirent complètement la ligne politique, la stratégie et le sujet même du combat féministe²¹. Contrairement à *La Voz* et ceux de sa mouvance, le Parti Socialiste Argentin, influencé par la vision de transition graduelle de Edouard Bernstein, était engagé dans un programme de revendications formulé essentiellement sur la base de concessions qu'il était possible d'arracher à l'État.

Bien que le programme du Parti Socialiste soit destiné à obtenir des résultats plus concrets que celui des anarchistes, il lui manquait le côté flamboyant du radicalisme féministe qui faisait partie du militantisme anarchiste. Plus grave, l'option prise par les socialistes de considérer que la cause principale de l'oppression des femmes est le capitalisme et d'en voir la concrétisation dans les pratiques discriminatoires de l'État les a empêchés de développer comme les anarchistes l'avaient fait une critique de la famille, du machisme et de l'autoritarisme en général. De même la sexualité n'a pas occupé une grande place dans le discours féministe socialiste. Les slogans anarchistes en faveur de l'amour libre furent remplacés par les notions plus traditionalistes de supériorité morale « naturelle » de la femme, avec toutes les connotations associées : foyer, domicile et maternité vertueuse (Little, 1978). Les idées anarchistes devront attendre un demi siècle avant de recevoir un support théorique et encore plus longtemps pour former le socle d'une pratique distinctive.

Cet instantané de l'histoire anarchiste argentine montre que le discours féministe en Amérique Latine a été beaucoup plus varié qu'on ne le pense généralement. Il souligne aussi combien les individualités qui composent un mouvement social le rejoignent à partir de contextes sociaux différents et donc ont des besoins spécifiques et occasionnellement des intérêts divergents voire conflictuels²². Les anarchistes, hommes et femmes, bien qu'unis par une cause commune entrèrent en politique à partir de positions différentes dans les séparations sociales et sexuelles du monde du travail, et ces positions ont façonné leur expérience et dans le cas des femmes, leurs revendications spécifiques. La tension entre les besoins des hommes et des femmes dans un mouvement politique à objectifs universels a visiblement été vécue par les éditrices de *La Voz de la Mujer*, et ce fut le cas de leurs héritières politiques en d'autres époques et d'autres pays.

Malgré cela, **La Voz** échoua à universaliser son appel féministe. Bien qu'elle ait des partisans parmi les femmes des centres urbains argentins, elle n'a pas pu fidéliser son lectorat. Mais, ce n'était pas parce que sa cible n'existait pas ou qu'elle essayait d'importer d'Europe une vision étrangère et inadaptée. Les femmes argentines étaient victimes, comme en Espagne ou en Italie d'exploitation sexuelle, du « double standard » et de situations familiales oppressantes qui reflétaient à la fois l'inégalité et les relations de force entre les sexes. Le problème se situait plutôt dans le fait que *La Voz* utilisait des termes trop outrageants pour le grand public. La société argentine était moins religieuse que la plupart de ses contemporaines, mais la plupart des femmes, qu'elles soient migrantes ou natives auraient été scandalisées par des attaques contre l'église et la famille ou des discussions trop explicites sur la sexualité²³. Pour un

²¹ En 1900, Cecilia Grierson fonda le « Conseil National des Femmes », et cinq ans plus tard, fut fondé un centre féministe dans lequel le noyau dur des groupes de suffragettes Argentines se regroupa.

²² Pour une analyse théorique de cette question des « intérêts » et du féminisme, voir Molyneux, 1984.

²³ Deux auteurs anglais de l'époque, membres de l'Eglise d'Angleterre, se plaignent qu'en 1891, suite à la légalisation du mariage civil en 1887, 32% des mariages à Buenos Aires étaient des cérémonies civiles (Mulhall et Mulhall, 1892)

grand nombre de femmes, la famille était une zone d'oppression, mais aussi un havre de sécurité relative dans un monde qui changeait rapidement et dans lequel elles n'avaient que peu d'options. L'abolition du mariage sans autres évolutions radicales aurait laissé les femmes encore plus démunies, entraînant non pas une plus grande liberté, mais une perte de support financier et de statut social. *La Voz*, bien qu'elle ait mené une intervention courageuse et fougueuse dans un domaine important a eu un attrait limité pour les femmes, essentiellement en raison d'un manque d'intérêt profond pour les croyances et les besoins réels des femmes qu'elle espérait influencer.

BIBLIOGRAPHIE :

- Abad de Santillan, Diego
1930 El movimiento anarquista en la Argentina. Buenos Aires: Argonauta.
- Bourdé, Guy
1974 Urbanisation et immigration en Amérique Latine. Paris: Aubier.
- Ferns, H. S.
1960 Britain and Argentina in the Nineteenth Century. Oxford: Oxford University Press.
- Franco, Jean
1967 The Modern Culture of Latin America: Society and the Artist. London: Pall Mall Press.
1973 Spanish American Literature Since Independence. London: Ernest Benn.
- Hahner, J.
1978 "The nineteenth-century feminist press and women's rights in Brazil," pp. 254-285 in A. Lavrin (ed.) Latin American Women. Westport, CT: Greenwood Press.
- Junco, Alvarez
1976 Ideología política del anarquismo español 1868-1910. Mexico City: Siglo XXI.
- Kaplan, Temma
1971 "Spanish Anarchism and women's liberation." Journal of Contemporary History 6.
- Little, Cynthia Jeffress
1978 "Education, philanthropy, and feminism: components of Argentine womanhood 1860-1926," pp. 235-253 in A. Lavrin (ed.) Latin American Women. Westport, CT: Greenwood Press.
- Marotta, Sebastian
1960 El movimiento sindical Argentino: su genesis y desarrollo. Buenos Aires: Lacio.
- Molyneux, Maxine
1985 "Mobilisation without emancipation? Women's interests, state, and revolution in Nicaragua." Feminist Studies 11, 2.
- Mulhall, M. G. and E. T. Mulhall
1892 Handbook of the River Plate. London: Kegan Paul, Trench.
- Oved, Isaac
1978 El anarquismo y el movimiento obrero en Argentina. Mexico City: Siglo XXI.
- Quesada, Fernando
1979 Argentine Anarchism and "La Protesta." New York: Gordon Press.
- Rock, David
1975 Politics in Argentina 1890-1930. Cambridge: Cambridge University Press.
- Rowbotham, Sheila
1974 Women, Resistance, and Revolution. New York: Pantheon.
- Ruvira, G.
1971 Orígenes del anarquismo en Buenos Aires 1886-1901. Valencia: Universidad de Valencia.
- Segundo censo de la República Argentina
1898 Buenos Aires: Taller Tipográfico de la Penitenciaría Nacional.
- Solberg, Carl,
1970 Immigration and Nationalism in Argentina and Chile: 1890-1914. Austin: University of Texas Press.
- Yunque, Alvaro,

1941 La literatura social en la Argentina. Buenos Aires: Claridad.

Liens web :

http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Voix_de_la_femme

http://es.wikipedia.org/wiki/La_Voz_de_la_Mujer

http://books.google.fr/books?id=CPSN9N2Hq7sC&pg=PA47&hl=fr&source=gbs_toc_r&cad=4#v=onepage&q&f=false

http://fr.wikipedia.org/wiki/Propagande_par_le_fait

<http://www.pagina12.com.ar/diario/suplementos/rosario/9-10516-2007-10-03.html>

<http://www.immortaltechnique.co.uk/printthread.php?tid=16648>

<http://libcom.org/history/bolten-virginia-1870-1960-aka-%E2%80%99Cla-luisa-michel-rosarino%E2%80%99D-louise-michel-rosario>

<http://elanticristodistro.blogspot.fr/2009/12/no-os-caseis-x-pepita-guerra.html>